

LES SEPT ŒUVRES DE MISERICORDE

III

VISITER LES PRISONNIERS.

“ Nous ne reverrons plus la douce France !

“ Il y a vingt ans, dit l'un, que le Sarrasin descendit à l'improviste sur les côtes voisines de mon village. J'étais marié depuis un an et venais d'avoir une petite fille qui déjà commençait à me sourire. Je courus pour défendre notre église et mon foyer ; je fus vaincu, hélas ! et me voici. Où est ma femme ? Où ma fille ? Où est son sourire ? Où mon foyer ?

“ Nous ne reverrons plus la douce France ? ”

“ — Moi, dit l'autre, j'avais dix ans quand le Sarrasin m'a enlevé à ma mère ; j'en ai quarante aujourd'hui. Ma mère vit-elle toujours ? Ai-je des frères ? Mes sœurs sont-elles mariées ? O patrie, tu oublies tes enfants ; mais vous, mon Dieu, est-ce que vous délaissez les vôtres ?

“ Nous ne reverrons plus la douce France ! ”

Et les prisonniers pleuraient. Il y en avait mille à Tunis qui n'espéraient plus revoir le pays chrétien ; il y en avait mille qui n'espéraient plus que la liberté du ciel.

Un jour cependant, les portes de leur bague s'ouvrirent, et vingt religieux, couverts d'un costume nouveau, parurent à l'entrée : “ Chrétiens, s'écrièrent-ils, écoutez-nous. Grâce à vos frères les chevaliers de l'Hôpital et du Temple, qui ont répandu parmi les Infidèles une terreur salutaire du nom chrétien grâce à vos frères de tous les Ordres religieux qui ont prié pour vous ; grâce à tous les chrétiens, riches et pauvres, qui se sont dépouillés pour vous : nous indignes enfants de Jean de Matha, venons vous annoncer votre délivrance.

“ Chrétiens, votre rançon est payée ; chantons le *Te Deum*. ”

Et mille voix chantèrent un *Te Deum* entrecoupé de sanglots et tout mouillé de larmes.

On les délivra tous, moins un pourtant. C'était un puissant seigneur dont on n'avait pu payer le rachat et que les Infidèles étaient joyeux de retenir. Et pensant à sa femme, à ses enfants à “ France la douce, ” il pleurait à fendre l'âme. Un religieux s'approcha : “ Tu ne me reconnais pas ? dit-il au prisonnier.

“ — Hélas ! dit l'infortuné, je te reconnais trop. Tu es ce vassal que j'ai indignement dépouillé, que j'ai fait battre de